

Le Contenu du 1^{er} numéro.

1. Dr. Louis Schilling, Rector Magnificus, salue l'„Université“ nouvellement fondée et recommande l'union et le travail à la jeunesse.

2. Géza Kiss, étudiant en droit, fait une conférence sur „la Jurisprudence et la Responsabilité médicale.“ Il nomme les senores littéraires qui entrent dans cette spécialité et prouve que la question ne peut être éclaircie tant qu'elle n'est pas approfondie par des hommes également aptes à juger le côté juridique et le côté médical.

3. Charles Perrier, étudiant en médecine à Genève: La Responsabilité médicale (voir page 76.)

4. Michel Pásztor, étudiant en philosophie: „L'homme dans la Tragédie de l'Homme“. L'auteur analyse une des oeuvres les plus parfaites de la littérature hongroise, la „Tragédie de l'Homme“ par Imre Madách, surtout approfondissant le rôle de l'homme, d'Adam. Ce puissant poème philosophique est un sujet fécond pour l'auteur qui suit l'homme dans toutes ses phases, d'étape en étape, de rôle en rôle, et, après avoir opposé l'homme à la femme, Adam à Eve, il en tire les conséquences dans une critique fort originale.

5. Louis Forster, docteur en sciences de chimie, donne des informations aussi intéressantes que précieuses sur le silicium, en expliquant par quel procédé l'on obtient le silicium amorphe et le silicium cristallisé. Berceilius fut le premier à obtenir le silicium amorphe. Winkler, s'écartant de Berceilius, et, unissant du quartz au magnésium métallique, obtint du silicium amorphe outre l'oxyde de magnésium.

Pourtant, le procédé par lequel on prépare le silicium cristallisé nous semble bien plus intéressant, procédé que Sainte-

lui qu'un aventurier de mauvais renom, d'une valeur contestable. La plupart des histoires de la littérature française n'accordent qu'une ou deux lignes à son nom ; seul le génie de Rostand l'a ressuscité de la mort de l'oubli. Pourtant Cyrano fut personnage d'une forte individualité, très différent du classicisme artificiel de son siècle. Sans doute il fut célèbre pour une meilleure raison : il a enrichi la littérature de quelques oeuvres très originales ; il a écrit des vers, une tragédie, une comédie, et un roman : *Le „Voyage dans la Lune“*. — L'auteur nous apprend alors la généalogie de Cyrano et nous prouve que le célèbre Gascon ne fut pas Gascon du tout ; il nous raconte l'histoire de sa vie, son amitié pour Le Bret, la protection du Duc d'Arpajon, la mort de Cyrano, et finit par l'énumération des oeuvres qui s'occupent de Cyrano de Bergerac et peuvent servir de source à des recherches particulières.

9. *Journal.*

1 déc. De l'impérialisme hongrois ! Que ces deux mots sonnent bien ensemble, pleins de mystères, et disant mille choses ! De l'armée nationale, de la cour de Hongrie jusqu' aux „trente mille Hongrois“ — tout peut être compris par là ; mais il nous semble que la signification essentielle de ces mots est encore une question compliquée non-éclaircie. L'empereur d'Allemagne dans un discours adressé à quelque détachement colonial, avec l'accent particulier aux Hohenzollern, explique d'une excellente manière le sens et la signification de l'impérialisme allemand ; mais dans un premier article de journal d'une pauvre nation comme nous, ces deux mots „impérialisme“ et „hongrois“ et leur réunion, même en lettres italiques, semblent presque incompréhensibles au premier coup d'oeil. On serait enclin à croire que l'auteur de cet article eut un éblouissement en escaminant la carte géographique et que la tricolore lui apparut près des lignes rouges marquant l'Angleterre. Cependant, si vous regardez bien sur la place publique de Kolozsvár le monument imposant du roi Mathias, il vous rappellera le poing de fer de ce prince avec lequel il frappa l'Europe au front, et vous comprendrez ce que veulent dire ces deux mots, — de nos jours hélas ! devenus

presque incompréhensibles. C'est que l'histoire est mal enseignée en Hongrie ! Les pages brillantes, les pages glorieuses sont couvertes du voile gris du présent et des temps récents. C'est par l'autre bout qu'on devrait commencer. Il faudrait d'abord montrer la sombre époque qui s'étend de la terrible bataille de Mohács jusqu' à nos jours et qui a fait de notre patrie un pays dépendant malgré tout ce qu'on pourra dire pour adoucir cette vérité ; puis après l'on devrait enseigner les moyens de reconstruire le pays, comment il faudrait rétablir l'empire de St-Ladislas, de Louis le Grand, de Mathias Hunyadi, ressusciter enfin l'époque de l'impérialisme hongrois !

Alors ce peuple trouverait enfin trop étroits les liens qu'il porte depuis quatre siècles, et la génération future, par le feu ou par le fer, ferait valoir le droit de ces deux mots dont la réunion aujourd'hui sonne si étrangement à l'oreille : de l'impérialisme hongrois.

10 déc. Tandis qu'en Hongrie le grand public et le Parlement durant des semaines entières ne s'occupent que de la question si un député hongrois, un officier hongrois est obligé ou non de se découvrir lorsque l'hymne national d'un peuple étranger est entonné, tandis que les ministres et les conseillers se tourmentent et délibèrent là-dessus, l'empereur d'Allemagne fait apprendre le hongrois à son deuxième fils. Un Français ou un Anglais, ou même un Italien, Grec, Portugais, Russe, Turc, Polonais, Suédois ou Norvégien n'y trouverait rien d'extraordinaire à ce que le souverain d'un pays allié, ou sa famille comprenne au moins des pays alliés. Mais nous autres Hongrois qui avons été habitués depuis quatre siècles à ce que nous ne jouissions que par une rare faveur d'une „Landessprache“ écorchée, dans l'entourage de notre propre souverain, et que représentants à l'étranger tout en étant nommés autrichiens-hongrois ne soient qu'autrichiens en vérité, nous étions très surpris et nous avons de la peine à croire ces nouvelles des journaux s'étendant du premier article jusqu'aux faits divers. Il est vrai que, dans le temps, le hongrois fut parlé à la cour du pape Pie, à celles de Philippe le Bon et de Charles de Bourgogne ; il serait même intéressant de faire des recherches pour savoir

si Rodolphe de Habsbourg parlait hongrois ou allemand en remerciant Ladislas, roi de Hongrie, sur le champ de la Morva; mais il y a bien longtemps de cela, et depuis l'on a pris soin pour que nos oreilles ne s'habituent pas trop à la parole hongroise aux cours souveraines. Le puissant empereur des Allemands fait apprendre le hongrois à son deuxième fils. A-t-il entendu dire, a-t-il lu quelque part l'aventure de son ancêtre de glorieuse mémoire, du grand Frédéric, lorsqu'à Kolin les husards de Nádasdy ont donné une leçon bien hongroise à la garde prussienne, -ou a-t-il vu sur quelque vieux mur de Berlin des armes hongroises gravées par quelque hussard de Hadik, dans ses heures de loisir et d'ennui, je ne saurais le dire; mais ce qui est sûr c'est que le prince Eitel-Frédéric apprend le hongrois, et ne serait-ce que pour s'écrier: „Éljen a magyar!“ (Vivent les Hongrois!) à la fin d'un toast. Car cela déjà suffira pour que les Hongrois, ivres d'enthousiasme reportent sur le fils dans une mesure dix fois accrue l'admiration et l'affection qu'ils ont vouées au père, et qu'ils se déclarent prêts à tout sacrifier, à verser leur sang pour qui le leur demandera en hongrois.

15 déc. Nous désirons inscrire ici le nom d'un noble philanthrope, qui sûrement n'a pas crié sur les toits le profond intérêt qu'il prend à la jeunesse l'affection qu'il lui porte, mais qui, en apprenant que quelques cents étaient incapables de payer les frais de leurs études, s'exécuta avec une parfaite simplicité et paya pour tous. Ce qui suivit: l'envoi d'une députation de la part du Cercle Universitaire pour le remercier, la courte mention du fait dans les journaux, tout cela est de peu d'importance; la chose principale c'est que des centaines de jeunes gens avides de connaissances, brûlants de se donner aux études sont à même de poursuivre leur but, pleins de courage et de forces renouvelées, que cette somme si généreusement employée par Adolphe Brüll portera de centuples intérêts non seulement au bienfaiteur, mais à toute la patrie hongroise.

20 déc. Après l'année de Kossuth voici l'année dédiée à la mémoire de François Deák, de même que ce dernier s'était chargé de conduire les événements historiques de la Hongrie après que le premier eut accompli sa mission. L'époque de mil-

huit-cent-trois à mil-neuf-cent-trois est remplie du nom de Deák et de tous les grands faits qui portent son nom gravé en lettres indestructibles. Ce serait peut-être une tâche reconnaissante et intéressante que de faire la comparaison entre ce centenaire et la fête nationale du 21 septembre, et plus intéressant encore de calculer l'influence qu'exercera la fête de l'année passée sur l'arrangement de celle à venir et d'en tirer les conséquences; car il est impossible de se rappeler les funérailles de ces deux hommes d'Etat sans faire certaines réflexions: l'un étant suivi au tombeau des couronnes trempées des larmes d'une souveraine, tandis que le cercueil de l'autre est accompagné par des pompiers en parade et par les milliers d'un peuple rendu à la liberté. Mais laissons là cette comparaison; beaucoup d'autres la feront et la développeront, — comme dans le temps on ne se lassait pas d'amoindrir Kossuth en faveur de Széchényi, et après de déprécier Széchényi en faveur de Kossuth. C'est une ancienne coutume que bon gré mal gré nous suivons tous.

Cependant bien des indices nous font croire que la jeunesse universitaire prendra une digne part dans la fête célébrée en l'honneur du philosophe de la patrie. La jeunesse hongroise a beaucoup et de grands défauts, mais il faut convenir qu'elle sait entourer les grands hommes de sa nation d'un culte sublime. Seule la part enthousiaste qu'y a pris la jeunesse a rendu le centenaire de Kossuth imposant, — ce qui est une honte pour certaines classes de la société, — de même qu'à présent c'est encore la jeunesse qui prend l'initiative pour célébrer dignement cette fête nationale et pour bien pénétrer le peuple de la conviction que de s'y rendre sera un devoir sacré pour tout patriote hongrois. Nous ne pouvons que l'en louer et l'encourager de tout notre cœur, et nous souhaitons beaucoup de succès et de beaux résultats aux organisateurs de la grande assemblée de jeunesse gens qui aura lieu en janvier sous le titre de „Deák“.

31 déc. Les impressions habituelles de la Saint-Sylvestre nous ramènent l'esprit de ceux qui après leur mort semblent manquer aux habitants les plus simples des plus lointaines contrées. Je crois sentir tout près de moi deux de ces géants d'esprit pendant que j'ai les yeux fixés sur l'imposant volume de la

„Pathologie cellulaire“ et sur la couverture jaune de „Fécondité“. Virchow et Zola ! Peut-être les plus puissants architectes de notre monde moderne. Des flots immenses de la liste nécrologique ces deux noms surgissent comme les noms de deux demi-dieux, — le petit professeur berlinois à la main tremblotante, et le sérieux et robuste fils de bourgeois d'Aix. Ce n'est point par hasard que leurs deux noms se trouvent réunis, car tous deux ont étudié la corruption pour assurer la vie. Il serait banal de dire qu'ils étaient les bienfaiteurs de l'humanité ; ils ont simplement tenu haut le drapeau de la vérité, perspicaces, inflexibles, inexorables. Et tandis que l'un, d'un grand coup, a trouvé et aplani une voie sûre dans le monde des sciences, l'autre a créé une révolution amère mais victorieuse dans les belles-lettres. L'un observait d'un oeil attentif la ruine de l'organisme, l'autre la dégénération de la société, et ils ont voué toute leur énergie, le meilleur de leur talent, les plus précieux moments de leur repos à la tâche de délivrer de leurs souffrances le corps et la société malades. C'est avec une sorte de confusion qu'on regarde la hauteur où ils se sont élevés de leurs propres forces, et où les mortels goûtent encore de leur vivant la conscience de l'immortalité, de cette immortalité que la parole accablante d'éternelles vérités leur assure aux yeux des humains pour des années, pour des siècles à venir.

10. Poème lyrique par Imre Farkas : „Prière“. Une simple vieille paysanne prie pour l'âme de sa petite-fille, Floricza, et supplie le bon Dieu de sauver la pauvre enfant de jolis garçons rusés et trompeurs, s'il y en a au ciel.

11. „Le petit Pierre“, nouvelle par Menyhért Kiss. Ingénieuse et triste histoire d'un pauvre petit camelot.
